

Brina Svit, *Visage slovène*, Gallimard, 2013, 154 pages, 14,9 €

Véronique Petetin

DANS **ÉTUDES** 2014/4 avril , PAGES IX À IX  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4204.0124i

Date de mise en ligne : 29/03/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2014-4-page-IX?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LITTÉRATURE

**Lola Lafon**

## *La petite communiste qui ne souriait jamais*

Actes Sud, 2014, 320 pages, 21€.

C'était en 1976, aux J.O. de Montréal – les plus anciens d'entre nous s'en souviennent –, surgissait une gymnaste inconnue, une roumaine de quatorze ans, presque une petite fille ! Si aérienne était sa prestation, si parfaite jusque dans le moindre détail que les ordinateurs se trouvaient en échec : la note dix n'était pas prévue... Affolement, stupeur, ravissement : en quelques secondes le nom de Nadia Comaneci faisait le tour du monde. L'histoire en fut maintes fois contée, romancée, filmée (assez médiocrement), balbutiée surtout, parce qu'au fond, passées les grandes compétitions de ces années-là, on la perdait assez vite de vue, on ne savait pas très bien, c'était suspect, ses rapports avec le régime, sa fuite hors de Roumanie juste avant la chute de Ceausescu... et la presse internationale devenait aussi prompte à conspuer ce personnage indéchiffable qu'elle s'était empressée de l'idolâtrer. Ce n'est pas dans ce sillage que se situe le passionnant travail d'écriture de Lola Lafon. Ni conte de fées, ni dépoussiérage, ni reconstitution historique, ni biographie. Elle interroge plutôt sa propre fascination, la provoque, l'assouplit, la maîtrise, la brime et propose une orchestration magis-

trale, puissamment évocatrice qui recompose tous les ingrédients connus ou caricaturés : l'entraîneur (père ou tyran ?), le régime politique (qu'en penser au-delà des condamnations de l'Occident ?), Nadia (surdouée à la volonté farouche ou victime ?) et puis les questions récurrentes : dans une affaire comme celle-ci, qui manipule qui, où et quand est-on libre, qu'est-ce donc que l'enfance ; et le corps, le corps des filles, leur corps androgyne de petites filles, comment le voit-on, comment l'exploite-t-on, et quel prix à payer quand elles deviennent charnelles enfin, femmes mémoires d'une magie disparue ? Tout est vrai et rien ne l'est en même temps, les contraires coexistent, ils se dissimulent derrière le petit visage buté de Nadia, s'enchevêtrent dans nos regards, nos interprétations, nos préjugés. Ils s'entrechoquent dans l'écriture, haletante, dure parfois. Rien ne cède, rien ne parvient à l'élucidation, l'énigme demeure, on s'en approche, on s'y brûle. Nadia échappe, encore et encore. Mais plus que jamais on a envie de la revoir, sur la poutre « elle se lance en arrière et les bras en croix, donne un coup de pied à la Lune ».

■ Françoise Le Corre

**Francine de Martinoir**

## *Le Feu aux Tuileries*

Jacqueline Chambon,  
2014, 320 pages, 21,8 €.

On ne sait jamais ce que nous réserve le passé. Même un plus ancien, comme la Commune qui

incendia le Château des Tuileries. Thibault Flasselière devait le vérifier dans ce roman de Francine de Martinoir : ce surgissement du souvenir et même de l'Histoire ne l'assaillit que lorsque, licencié de son poste de cadre supérieur, il a, enfin libre, le loisir de penser à lui, à sa solitude, encombrée d'ombres amoureuses, celles de deux jeunes femmes en particulier. Chacune a son propre roman familial la poussant à aimer ce Thibault dans lequel elle décèle échos et coïncidences. À travers cet attachement, Delphine Damiani, psychanalyste, explore, par la pratique, la relation de ses parents. Esther Fréville, comédienne du Français, découvre la violence et le manque d'amour ayant pesé sur sa naissance. C'est le tissage, aujourd'hui, de fils d'existences différentes, qui constitue, par leurs rencontres, une tapisserie historique. Car tout remonte à mai 1871, où l'arrière-grand-père de Thibault, jardinier des Tuileries, périt dans l'incendie. Le décor ici est presque un personnage, avec la présence familière de Paris, les Tuileries bien sûr, et aussi la rue Bonaparte, la Contrescarpe, l'Île Saint-Louis, la rue de Coëtlogon. Ce beau récit d'une lecture envoûtante est écrit dans une langue classique et économe, qui était nécessaire pour exprimer la mélancolie, la complexité de la filiation, la solitude des amours absolues ou impossibles. Prix Anna de Noailles pour *L'aimé de juillet*, en 2009, Francine de Martinoir entre avec ce roman dans ce que l'on devrait appeler la littérature des profondeurs.

■ Laurent Hallier

**Marc Lambron**

## *Tu n'as pas tellement changé*

Grasset, 2014, 140 pages, 15 €.

C'est de l'histoire ancienne. Mais l'émotion est toujours à vif. Philippe fut une des premières victimes du sida. « Mon frère est mort le 17 juillet 1995, un peu avant midi », prévient Marc Lambron. Vingt ans après, le romancier publie le vieux récit de cette déchirure fraternelle, aveu d'impuissance et de sidération. Ces deux-là menaient leurs vies en parallèle, sans animosité ni affection débordante. Quand est survenue l'étrange maladie, encore mal connue dans les années 1980, tout prend de l'importance. Philippe le cadet, donne le change, et vient s'assurer auprès des siens qu'il est toujours dans le monde des vivants. Et l'écrivain, le pudique, cherche les mots et se révolte : « Je ne pouvais le regarder comme un être qui se résume à sa maladie. » Aussi, dès cette époque, confie-t-il à la page blanche ce chemin, conscient qu'il n'est que le frère attentif et le spectateur inutile : « Personne ne mesurera sans doute jamais à quelles profondeurs de douleur un autre peut aller, et si loin que je puisse entrer dans le mystère de Philippe, je ne saurai jamais ce que son courage n'a pas avoué. » C'est la force bouleversante de ce récit, sobre, implacable, qui ne larmoie pas mais glace les os. Lambron décrit, comme pour exorciser. Il publie comme pour rappeler le vide. Et raconter Philippe, sa lente descente, puis son agonie, tandis que les autres, sur le rivage, n'ont pas changé. « C'est toujours sur du

sable que l'on déchiffre le nom des êtres aimés, écrit le grand frère. Puis le vent passe. »

■ Christophe Henning

**Pascal Ruffenach**

## *Une femme à la mer*

Rivages, 2014, 164 pages, 19 €.

La mer, l'océan et les bateaux sont des métaphores inépuisables pour styliser l'existence. Parfois, un cri retentit : « un homme à la mer », signal de perdition et de péril. Dans le roman de Pascal Ruffenach, l'homme est une femme qui a décidé de se jeter à la mer, en solitaire sur un voilier. Elle s'est mise en péril d'elle-même. Son voyage n'a pas de destination. « J'ai cinquante ans. Je dois partir. Les enfants s'en vont. Ma vie s'enfuit. C'est un vide dedans, dehors. » Qui est-elle ? Pourquoi fuit-elle ? Quelle est la vague qui l'a renversée hors de sa propre existence ? Le projet romanesque de Ruffenach donne peu de raisons ou d'explications – on aurait aimé que l'auteur explore plus la dimension féminine de cette crise existentielle. Il entreprend les méditations et le monologue intérieur de son personnage comme une suite de questions sans réponses. C'est un roman immédiatement métaphorique et subjectif par le choix de la focalisation interne : pas d'intrigue, juste un argument et une situation. Le texte, parfois un peu long, s'enroule autour d'annotations sur le détail de la vie à bord qui alternent avec la macération des souvenirs de la

vie d'avant. Sous la plume de Ruffenach la mer est à la fois un paysage sans relief et une horloge sans aiguilles ; la variation des vagues dit à la fois ce que voit le regard et les événements qui scandent la journée de navigation. Et puis, il y a le naufrage pour de bon, le vrai, celui qui met physiquement à la mer ; celui qui permet, et le sauvetage de cette femme par l'équipage d'un cargo, et le salut pour son âme souffrante. Chacun des très courts chapitres du livre pourrait constituer la succession des chants d'une série de lamentations interprétées par cette femme déplorant sa propre mort. L'écriture lyrique et le thème du roman de Ruffenach sont clairement d'inspiration religieuse. Il est question de rédemption tout au long de ce beau texte sobre et méditatif, écrit à la première personne.

■ Philippe Caïla

**Denis Podalydès**

## *Fuir Pénélope*

Mercure de France, 2014,  
280 pages, 18,8 €.

Sur une allée dégagée, au volant d'une voiture d'auto-école, Gabriel se sent irrésistiblement attiré par « l'arrière-train d'une deux-chevaux », dans laquelle il s'encastre sous le regard incrédule de son moniteur. Cette scène inaugurale donne le ton d'un roman d'apprentissage empreint d'une drôlerie toute mélancolique. À 26 ans, à peine sorti du Conservatoire et d'une douloureuse histoire d'amour, Gabriel se voit confier le premier rôle du film d'un cinéaste grec dé-

butant, qui l'entraîne dans un tournage homérique autour de la Méditerranée, en compagnie du Divin Stelios, du Bouillant Yórgos et de la Sage Angeliki... Ce pourrait être une *Scène de la vie d'acteur*, dont le héros serait Gabriel l'Empoté, déjà croisé dans *Voix off*. Double de l'auteur (dont il porte le deuxième prénom), ce dernier cache, derrière un masque de politesse, des aspirations infinies. L'apprenti comédien, en qui la peur le dispute à l'impatience, se rêve acteur de cinéma. Cérébral et inhibé, il se voudrait libre et désinvolte. À mi-parcours, il est oublié (!) par l'équipe de tournage sur les hauteurs de Florence – timide sujet soudain ravalé au rang d'objet. Le jeune homme, convaincu d'avoir *perdu* l'amour de sa vie, s'est jeté à cœur *perdu* dans un périple au fil duquel il se trouve lui-même *perdu*. Un volume de Rabelais lui tient heureusement compagnie, dont la lecture met en branle son cinéma intérieur. Le souffle et la démesure de la langue lui feront conquérir le lâcher-prise et la qualité de présence tant désirés: il trouvera sa voix en se laissant habiter par toutes les autres. Denis Podalydès, scénariste, essayiste, metteur en scène, comédien fêté tant à la scène qu'à l'écran, dépeint dans ce premier roman l'enthousiasme des débuts. Nulle complaisance dans cette introspection, tissée de petits drames qui n'ont pas la grandeur de la tragédie. Imitant le travelling circulaire qui sert de point d'orgue au tournage, cette odyssée à rebours finit où elle a commencé, mais pour Gabriel tout a changé: il s'est émancipé.

■ Charlotte Renaud

Ludovic Debeurme

## *Ocean Park*

Alma Éditeur, 2014,  
216 pages, 17 €.

Les deux frères du roman de Ludovic Debeurme ressemblent au Y que forme cette île déserte de Micronésie – une résurgence de lave au ras des flots – sur laquelle se sont retirés leurs parents. Ceux-ci ont abandonné la fratrie avec un compte en banque bien rempli pour unique tuteur. À la différence des contes d'autrefois, ils n'ont pas été abandonnés par des parents trop pauvres pour les élever mais au contraire trop riches pour les aimer. Misanthropes détestables et solitaires, ils ont construit leur maison-bunker à l'intersection des 3 branches du Y de l'île. Cet embranchement est le point de divergence à partir duquel ce duo gémellaire de garçons cesse d'être un tout; chacun devenu homme doit suivre sa propre branche, se séparer de la fratrie pour vivre sa vie, raconter sa propre histoire d'adulte. Le récit suit alternativement l'un et l'autre. Le premier, parisien, amer et malheureux, multiplie les rencontres féminines sans se trouver. Le second, l'aîné, épileptique et schizophrène est un marin qui se perd dans les forêts sauvages de résineux du côté de Baltimore. Quinze ans après, l'appel du père pour les faire venir dans l'île au chevet de leur mère mourante enclenche une quête pleine de péripéties: du plus jeune frère pour retrouver son aîné, des deux ensemble pour atteindre l'île. La quête s'achève au cœur d'une tempête dantesque emportant les parents, leur île et l'enfance. Auteur

de romans graphiques à la notoriété montante, Ludovic Debeurme est déjà reconnu pour son univers graphique onirique, bizarre et fantasmagique d'une remarquable sensibilité. Il livre ici un magnifique conte pour adultes, sous la forme d'une narration à double « je ». Le présent du récit déploie une bande dessinée textuelle d'une forte puissance visuelle. La simplicité d'une écriture sans effet trace le dessin d'une histoire, grave et étrange, comme le destin d'enfants qui n'en peuvent plus d'être devenus des adultes. Debeurme est un auteur; c'est aussi un artiste du dessin, des mots et du récit.

■ Philippe Caïla

**Jacques A. Bertrand**

### *Comment j'ai mangé mon estomac*

Julliard, 2014, 112 pages, 14 €.

Une tumeur maligne, logée au bas de son œsophage, est là pour rappeler à l'ordre Anatole Berthaud (double de Jacques A. Bertrand dans ses récits, ses lecteurs le savent). Sans doute aurait-il dû se soucier davantage de cet estomac qui est, si l'on en croit la tribu des Arakawis, le siège de son âme. Tout comme celui de son esprit est, croyance propre au narrateur cette fois, la moustache dont il ne sépare pas depuis vingt ans mais que la chimiothérapie va lui ôter. En dépit de cette perte et de la gravité de son cancer, quel humour lui reste pour raconter, d'une plume quasi ethnologique, le parcours d'obs-

tales de tout séjour à l'hôpital: attentes interminables, examens permanents, emprisonnement dans une cellule où l'on doit renoncer à décider de son sort... Le récit s'accompagne de petits bouts de philosophie sur la Maladie, les Arts (plutôt favorisés par cette dernière), ou de considérations personnelles sur ce que son estomac a pu avoir du mal à digérer: la Bêtise par exemple – celle qui ne doute de rien, si florissante aux époques de puritanisme et d'intolérance. L'humour se fait plus tendre, mélancolique, quand le narrateur évoque le cancer de sa femme concomitant du sien (une chance, dit-il à une visiteuse médusée), puis l'évolution de leurs relations, pas forcément dans le sens qu'il souhaitait... Si la rédaction de ces pages a été une thérapie pour A. Berthaud, le lecteur – fait rare – ne s'en sent pas exclu ni même tenu à la compassion, plutôt étonné de pages aussi vivifiantes, privées de pathos et de fanfaronnades. Un récit à lire par temps de bonne santé comme de maladie – la sienne ou celle d'un proche, porteur ou non de moustache.

■ Marie Goudot

**Maryse Wolinski**

### *La passion d'Edith S.*

Seuil, 2014, 222 pages, 17,5 €.

Voici un roman qui se lit d'une traite. Maryse Wolinski a déjà fait ses preuves dans les contes pour enfants, puis dans l'écriture de chansons et de romans. Sans doute en Edith Stein est-ce la figure d'une

féministe de la première heure, intellectuelle engagée et anticonformiste qui l'a attirée. Maryse Wolinski a osé situer le temps de son roman entre l'arrestation d'Edith Stein, devenue la carmélite Sœur Bénédicte, et l'arrivée à Auschwitz. À travers les flash-back, c'est toute la vie d'Edith S. qui défile, avec une fidélité assez grande à la vérité historique, à quelques détails près. Le travail de la romancière se voit dans l'enchaînement des scènes et surtout les autres personnages du wagon à bestiaux, dont Hannah, une sorte de double laïque révolutionnaire (à la manière d'une Rosa Luxembourg). La jeune femme juive ne cesse de harceler sœur Bénédicte sur sa « conversion », l'absence de son Dieu, son lien au peuple juif. Quelques autres passagers du wagon s'y mettent aussi. Nul voyeurisme, nul pathos. Le ton est juste, y compris dans les propos de sœur Bénédicte, ses attitudes: « Edith ne se sent pas différente de tous ces êtres frémissants » (enfin quelqu'un qui comprend qu'une carmélite se sent solidaire de tous les humains et n'est pas une extra-terrestre!); « elle n'a jamais renié sa judéité, au contraire elle a enfin perçu la richesse spirituelle du judaïsme ». Maryse Wolinski a aussi compris que le parcours d'Edith n'est pas dû à des déceptions amoureuses. Deux petits bémols: le rôle du « plan divin » est difficile à cerner dans la bouche de l'Edith romancée, et la dernière citation, chère à Edith, sur le disciple qui doit prendre sa croix, est malheureusement attribuée à Isaïe, et non à Jésus! Un roman grave sans être pesant, qui a donné lieu à une adap-

tation au théâtre. Un effort d'empathie somme toute réussi.

■ Cécile Rastoin

**Brina Svit**

## *Visage slovène*

Gallimard, 2013,  
154 pages, 14, 9 €.

« C'était le nom d'un rêve: garder leur identité, leur culture, autrement dit leur visage slovène, envers et contre tout, le plus longtemps possible. » Qui se souvient de l'émigration slovène vers l'Argentine à la fin de la Deuxième Guerre mondiale? Ceux qui avaient collaboré avec l'Allemagne par crainte du communisme? Et qui se souvient de ceux qui les avaient précédés, dans les années trente, fuyant la misère et le fascisme? Brina Svit observe le visage de sa mère qui se meurt, son « dernier visage » et se demande ce qu'est l'identité et comment elle peut se lire, et se transmettre. Alors, elle part en quête et nous offre quatorze chapitres d'un objet littéraire non identifié, un album de photographies qui n'en est pas un, où manque le visage essentiel: celui de Witold Gombrowicz, l'exilé fondamental, l'écrivain. Brina Svit nous emmène avec elle, de Ljubljana à Buenos Aires, et nous sommes nombreux dans ce voyage: elle, Gombro, les personnages photographiés et nous les lecteurs, nos identités mêlées à démêler, les leurs, la sienne, car cette interrogation sur ce que l'exil inscrit sur les visages nous concerne tous. « À tous mes visages, sans exception », écrit-elle

en dédicace au début du livre : tous ceux qu'elle revêt, multiple et exilée elle aussi, ou tous ceux qu'elle a regardés, photographiés et aimés ? L'ensemble vraisemblablement, et sans doute les nôtres : « À tous nos visages, sans exception », aurait-elle pu écrire, car sa recherche est si poignante, son regard posé sur tous sans distinction tellement exigeant et aimant que nous en sommes aussi, de ses personnages, nous avons laissé le tilleul de notre enfance pour affronter la pampa argentine espérant rester nous-mêmes mais sachant qu'il n'y a qu'un lieu où être : celui du livre.

■ Véronique Petetin

## HISTOIRE

Jacques Le Goff

### *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*

Seuil, 2014, 224 pages, 18 €.

Jacques Le Goff est l'un des derniers représentants d'une génération d'historiens qui fit connaître dans le monde entier l'excellence des études médiévales françaises. Au crépuscule de sa vie, il nous donne à lire, une fois encore, un rafraîchissant essai qui ambitionne ni plus ni moins de replacer le Moyen Âge au cœur de notre civilisation occidentale. Jacques Le Goff ne croit pas que la Renaissance constitue une rupture aussi décisive dans ce

Moyen Âge qui dure pour lui de la fin du V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ au XVIII<sup>e</sup> siècle. La découverte de l'Amérique, l'imprimerie, l'humanisme, le renouveau des arts, la réforme luthérienne ne seraient que les conclusions des remous passés et les prémices d'un mouvement dont les plus beaux fruits ne se récoltèrent qu'avec les Lumières. En cela l'auteur n'hésite pas à contredire les historiens aussi prestigieux que Jacob Burckhardt (1818-1897), mais aussi Paul Oskar Kristeller, Eugenio Garin, Erwin Panofsky, Jean Delumeau, et les humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle eux-mêmes qui rejetèrent le *Medium Aevium*, le Moyen Âge, dont l'appellation disait bien son rang second entre l'Antiquité et les temps modernes. On s'étonne cependant que Jacques Le Goff ne s'arrête pas plus longtemps sur ce qui constitua, à notre sens, la principale rupture de la modernité : l'épreuve du relativisme. On l'aura compris, cet ouvrage est une passionnante réflexion sur le temps, la manière dont les hommes tentent de se l'approprier, sans doute pour maîtriser ce qui échappe nécessairement : l'avenir.

■ Matthieu Lahaye

Sophie Haskenoph

### *Louis Bourdaloue*

*Le prédicateur de Louis XIV (1632-1704)*. Salvator, 2013, 352 pages, 29,9 €.

La couverture du livre annonce une biographie du jésuite, et c'en est bien une qui nous est proposée, mais l'ouvrage, par rapport à

d'autres biographies de Bourdaloue (comme celle d'Aimé Richardt, en 1995), appelle habilement l'attention sur des textes, tirés de l'œuvre du prédicateur, ou encore sur des appréciations portées sur lui par ses auditeurs – entre lesquels Madame de Sévigné est en première ligne – par des amis, puis par des lecteurs expérimentés, de diverses époques et compétences. Entre les aspects qui peuvent retenir spécialement l'attention, citons les pages où l'orateur attaque la transformation des œuvres de charité ou de piété en une compétition d'orgueil social, et celles où il expose les conditions du choix vraiment libre et gravement pesé d'une vocation, d'un état de vie. Une phrase sur ce dernier point retient l'attention : « Ce qui contribue davantage à notre salut ce n'est point précisément la sainteté de l'État, mais la convenance de l'État avec les desseins et les vues de Dieu qui nous l'a marqué et qui nous y a fait entrer. » Prédicateur habituel de la Cour de 1670 à 1697, Bourdaloue avait une situation moins ambiguë que celle des confesseurs du Roi ! Il eut par ailleurs une activité diversifiée au niveau de la rencontre individuelle, elle fut appréciée. Une « doctrine spirituelle » peut être esquissée à partir des textes que nous gardons de lui. Cela est fait ici de façon discrète ; cet enseignement avait été exploré spécialement par le père René Daeschler (*Bourdaloue. Doctrine spirituelle*, Spes, 1932). Remarquons enfin que Bourdaloue, qui avait eu une expérience prolongée des collègues, comme élève à Bourges, puis comme « régent » (c'est-à-dire res-

pensable d'un enseignement, à divers niveaux) ne semble pas avoir trouvé l'occasion ensuite de porter son attention aux problèmes de ce domaine.

■ Pierre Vallin

## SCIENCE

Michel Bitbol

### *La conscience a-t-elle une origine ?*

Flammarion, 2014, 730 pages, 29 €.

Le dernier livre du philosophe Michel Bitbol aborde à nouveau la question de la conscience, en posant cette fois-ci la question de son origine. Ou plutôt, la question de savoir si la conscience a une origine, comme le présuppose le physicalisme, c'est-à-dire la théorie la plus répandue en philosophie de l'esprit. Selon M. Bitbol, la quête d'une origine de la conscience rencontre un problème qui semble insoluble, reconnu par de nombreux philosophes : l'irréductibilité de la conscience phénoménale à la réalité cérébrale. Mais, pour lui, ce problème dérive d'une incompréhension originare au sujet de la nature de la conscience : celle-ci n'est pas un objet, ni une propriété d'objet. À l'opposé, elle est la source de toute objectivation. Elle constitue le monde, même si ce dernier est plus que la conscience une fois constitué. Par-là, M. Bitbol s'inscrit dans la lignée de la phénoménologie.

Mais son ouvrage cherche aussi à intégrer l'apport des neurosciences contemporaines, notamment l'intérêt renouvelé de la psychologie pour l'introspection. Une critique classique de l'introspection consiste à prétendre qu'elle est impossible, car elle supposerait une scission du sujet en deux parties, l'observateur et l'observé. Déjà, James avait montré qu'elle pouvait correspondre à une rétrospection, le sujet se scindant constamment en présent et passé au fil du temps. M. Bitbol considère lui qu'aucune scission n'est nécessaire, et que l'introspection peut en réalité correspondre à un contact intime avec le champ d'expérience vécue qui est à explorer.

■ Joël Dolbeault

## PHILOSOPHIE

**Sophia Rosenfeld**

### *Le Sens commun*

*Histoire d'une idée politique.*

Presses Universitaires de Rennes, 2013, 274 pages, 19 €.

Alors qu'on s'interroge beaucoup sur le populisme, souvent de manière polémique, ou par crainte de la montée en puissance de partis politiques d'extrême-droite, ce livre apporte avec une belle érudition et une grande précision historique d'excellents éléments de réflexion et de jugement. Cette enquête historique fait visiter l'Angleterre au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'Écosse et les mouvements

des Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle, les États-Unis avec la pensée de Paine à Philadelphie, mais aussi la France prérévolutionnaire autour du baron d'Holbach, sans oublier les reprises radicales de l'idée de bon sens par la « réaction ». Elle montre surtout à quel point cette référence connaîtra des acceptions diverses et pourra alimenter aussi bien le conservatisme social ou politique que des critiques radicales des élites et des abstractions dont elles seraient victimes. Une telle expression, parce que presque trop évidente, voire quasiment naïve, recèle de fortes potentialités explosives, et il est bon d'en prendre conscience. L'enquête se poursuit jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle avec quelques pages en finale sur Gadamer et Hannah Arendt qui ne manquent pas d'intérêt. On ne peut donc que recommander ce livre érudit, magnifiquement documenté, qui illustre parfaitement l'histoire tourmentée d'une expression qui n'a pas fini d'alimenter le discours et la polémique politiques ! Pour le meilleur, car qui est contre l'appel au sens commun ? et parfois pour le pire quand cet appel mobilise aveuglément des masses en désarroi. Un livre d'histoire d'une très belle actualité.

■ Paul Valadier

**Paul Ricoeur**

### *Anthropologie philosophique*

Seuil, 2013, 464 pages, 25 €.

À sa mort en 2005, le philosophe Paul Ricoeur avait légué

ses archives à la Bibliothèque de la Faculté de théologie protestante de Paris qui en a constitué un fonds et édite progressivement des articles et conférences inédits ou devenus introuvables. Après avoir réuni des textes relatifs au dialogue serré que Ricœur a mené avec et autour de la psychanalyse puis à l'herméneutique, voici publiés des écrits réunis sous le titre d'*Anthropologie philosophique*. Ricœur s'interroge effectivement en philosophe sur les discours qui ont pour but la connaissance de l'homme, les « sciences de l'homme », (psychologie, sociologie, histoire, linguistique...) et sur leur caractère disparate, dans leur objet comme dans leur méthode. Soucieux de dialogue et de compréhension, il vise aussi à éviter de répondre à la question de la définition de l'homme par une approche strictement ontologique, qui oublierait l'apport des différentes sciences humaines. Le recueil présente ainsi en trois axes la tâche « jamais achevée » d'une anthropologie philosophique, qui permet aussi de revenir ou de découvrir des thématiques longtemps travaillées par le philosophe : à partir d'une « phénoménologie du vouloir », Ricœur réfléchit à ce qui constitue dans l'homme le conflit entre le volontaire et l'involontaire, « l'agir et le souffrir » en méditant ce qu'il y a dans l'homme de « faillible » puis il montre en analysant une « sémantique de l'action » que la dimension signifiante de la vie humaine emprunte autant au symbolique, au mythique qu'au discours rationnel. Enfin, à tra-

vers l'élaboration d'une « herméneutique du soi », on peut comprendre comment l'homme se révèle à lui-même par la capacité qu'il a de dire, de faire, de se raconter – ce que Ricœur appelle « l'identité narrative » – voire par la capacité d'être régénéré, renouvelé, à partir de son incapacité spécifique éprouvée dans la faute, le péché, le mal moral, par une parole d'espérance dont l'homme serait le destinataire.

■ Brice de Villers

**Francis Guibal**  
*Philosophe*  
*à l'écoute du monde*

*Un chemin de pensée*. Presses Universitaires de Strasbourg, 2013, 269 pages, 26 €.

Le présent ouvrage, rafraichissant à lire par la modestie et l'ouverture de son questionnement, s'achève sur une citation de Goethe qui en est également l'inspiration méthodique : « ne pas aboutir fait ta grandeur. » Cela peut surprendre pour un philosophe nourri de Hegel mais ayant renoncé à la clôture du système en s'étant mis à l'école de Levinas. On pourrait voir là un aveu d'impuissance. Il faut y entendre la manifestation d'une attention. Attention méfiante à l'égard de toute tentative d'avoir cru une fois pour toutes dire le sens, la vérité dans le dogmatisme ; mais tentative exigeante qui ne cède pas à la facilité abduquant du relativisme. Hors des modes, la pensée consciemment en dia-

logue de Francis Guibal (avec la spiritualité laïque ou à l'égard des théologies de la libération ; à propos de l'histoire de la nature en médecine ou des métamorphoses du monde contemporain engagée dans la mondialisation, etc.) nous pose et nous re-pose. Parce qu'elle se déploie en refusant de s'enfermer dans des certitudes, elle nous rend disponibles aux questions du monde qui vient, nous apprenant à l'aimer dans ce qu'il a de superbe et de douloureux. Réunissant des textes publiés sur près de 40 ans, consacrés à l'ébranlement de notre système culturel et traditionnel par la modernité, le présent ouvrage aiguise l'interrogation convaincue de la fécondité encore à explorer de l'héritage spirituel qu'est la proclamation du Christ après la Chrétienté ; il le fait, vitalisé par une aiguillon : accepter de se laisser inquiéter jusqu'au bout par les visitations de l'altérité.

■ Jean-Philippe Pierron

**Éric Pommier**

## *Jonas*

Les Belles Lettres, coll. « Figures du savoir », 2013, 216 pages, 19 €.

Évoquer l'actualité d'un penseur peut s'avérer tâche difficile, mais la difficulté, dans le cas de Jonas, était précisément de ne pas le réduire à une actualité trop évidente qui ferait de lui le théoricien du principe de précaution si présent dans les débats actuels. Dans son chapitre « Actualité de Jonas », É. Pommier, sans nier le rôle des écrits jonassiens dans ces débats,

précise les médiations existant entre le principe de précaution et le « principe responsabilité » et les différentes interprétations de ce dernier. Le grand intérêt de cet ouvrage, écrit dans un style toujours très clair, est d'exposer les fondements métaphysiques d'une philosophie souvent réduite aux principes précédemment cités : l'évolution de l'ouvrage analysant « l'ontologie de la mort », puis « la phénoménologie de la vie », pour déboucher sur « la responsabilité de la vie » permet de cerner la singularité de cette pensée. Celle-ci se joue de tous les dualismes potentiellement nihilistes : cartésien, entre l'âme et le corps, mais également gnostique, entre l'homme et le monde, et même heideggérien, entre l'homme et la nature, ou bergsonien, entre la matière et l'esprit, pour penser l'homme au cœur du phénomène universel et unifiant de la vie. L'auteur n'élude pas pour autant les tensions qui travaillent cette pensée : le problème de la technique, à la fois menace pour la nature et pourtant expression de l'activité d'un vivant humain s'ouvrant au monde, ou l'élan jonassien vers une transcendance divine, fragile et non plus toute puissante, mais qui pourrait en apparence nous reconduire à une ontologie de la mort. Avec beaucoup de générosité, de finesse et de clarté, É. Pommier continue à faire vivre cette pensée en tentant constamment de restituer sa cohérence interne.

■ Claire Schwartz

Cyrille J.-D. Javary

## *La souplesse du dragon*

*Les fondamentaux de la culture chinoise.* Préface d'Ivan P. Kamenarovic, Albin Michel, 2014, 320 pages, 19,5 €.

Dans cet ouvrage, l'auteur expose sa vaste expérience de la Chine à la lumière du *Yi Jing*, le *Livre des mutations*, et en contraste de la culture méditerranéenne. Il présente une série de tableaux vivants et suggestifs : entre l'immobilité d'un peuple (ch. 1) et le changement comme stratégie (ch. 2), entre la vie avec les esprits (ch. 4) et celle avec les hommes, contemporains et ancêtres (ch. 5), se dessine à même le corps du texte le mouvement du Yin/Yang. L'ouvrage en son centre, lieu si spécifique et essentiel en Chine, propose une réflexion sur le rapport entre pensée et écriture. La comparaison des lectures d'écritures alphabétique et d'idéogrammes (de caractères, dirait-on plus classiquement) montre que les premières engagent le cerveau gauche, siège des raisonnements déductifs et chronologiques, et les secondes le cerveau droit, siège de la compréhension synchrone des relations entre données. Chine et Occident apparaissent alors comme les deux lobes d'un même cerveau. Mais tandis que le Chinois y verrait complémentarité, l'Occidental y percevrait plus des contraires. Au final, l'ouvrage relève de belle manière le défi de faire entrer dans une autre façon de penser. L'on pourra cependant regretter l'exclusive donnée à la

part grecque de l'héritage occidental, forçant le trait des oppositions au détriment d'éventuelles passerelles présentes dans la part judéo-chrétienne de cet héritage, visibles par exemple dans des développements phénoménologiques ou herméneutiques.

■ Guilhem Causse

## **Michel Eltchaninoff** *Dostoïevski*

*Le roman du corps.* Millon, 2013, 355 pages, 29,5 €.

Dostoïevski intéresse en général ceux qui cherchent un romancier qui expose des « idées ». Il a fasciné de nombreux philosophes, de Nietzsche à Levinas, qui ont vu dans son œuvre de grands et profonds débats sur le mal, autrui, la liberté, Dieu... Le roman serait ainsi l'illustration de « thèses », que ce soit une psychologie des profondeurs abyssales de l'âme ou une philosophie de la liberté qui s'oppose au positivisme dominant. C'est cette approche de l'œuvre que Michel Eltchaninoff s'emploie à déconstruire avec précision. Il poursuit la démarche entamée par Mikhaïl Bakhtine qui avait relevé, à travers le style propre au romancier, l'autonomie des personnages, leur individualité concrète et l'absence d'un « narrateur omniscient ». Une lecture attentive des textes dans leur langue originale met à jour des personnages qui ne sont pas les porte-paroles d'une idée. L'analyse phénoménologique est aussi précieuse. Dostoïevski ne s'intéresse pas à la représentation objective de ses héros,

qui les mettrait à distance. Il donne à entendre plutôt qu'à voir, à entrer en relation plutôt qu'à contempler. L'auteur parle de corps « inobjectif » pour signifier ce congé donné à la description (nous sommes dans le registre de l'« icône » et non de l'« idole »). Trois thèmes expriment cette vie: la maladie, la violence et la parole (la « couche fondamentale du corps »), d'où le rôle central des dialogues. Ce livre donne le goût de revenir à un auteur qui est bien notre contemporain.

■ François Euvé

**Gilles Lapouge**

## *L'âne et l'abeille*

Albin Michel, 2014,  
332 pages, 19,5 €.

Pourquoi est-ce le bonnet d'âne qui affuble les mauvais élèves? Le bourriquet, ce « rêveur définitif » dont les yeux de velours semblent toujours perdus dans un ailleurs lointain est aussi un objecteur de conscience têtu comme pas deux, docile et pourtant indomptable, exploité jusqu'à la corde pour les travaux les plus bas: c'est un ange au caractère de cochon, explique Gilles Lapouge, un anarchiste, un révolté solitaire et un mélancolique. Tout le contraire de l'abeille en somme, qui est « une doctrine acharnée et une idéologue, une organisatrice, un entrepreneur », l'animal politique par excellence, qui a troqué sa liberté solitaire pour la ruche collectiviste. « J'aime l'âne si doux / Marchant le long des houx / Il prend garde aux abeilles / Et bouge les oreilles »:

depuis les bancs de l'école, Gilles Lapouge se demandait pourquoi Francis Jammes avait ainsi rapproché ces deux espèces qui ne partagent pas grand-chose – à l'exception non négligeable de leur sexualité déviante. L'un et l'autre se livrent en effet à des figures libres que peu d'espèces s'autorisent, puisque l'âne va voir à l'occasion du côté des juments quand les abeilles n'aiment que les fleurs... Essayiste, romancier, voyageur, rapporteur de légendes, Gilles Lapouge promène son regard tendre et amusé sur deux espèces fascinantes, naviguant avec bonheur entre la science, l'histoire et la littérature. Un livre qu'on a envie de faire lire à tout le monde autour de soi.

■ Chloé Salvan

## SOCIÉTÉ

**Dominique Schnapper**

## *L'esprit démocratique des lois*

Gallimard, NRF Essais,  
2014, 336 pages, 19 €.

La démocratie est malade d'elle-même, s'inquiète Dominique Schnapper. Poursuivant sa longue réflexion sur la citoyenneté, la sociologue nous rappelle les deux principales dérives qui menacent d'emporter notre régime politique. Les plus visibles sont les violations de ses principes: atteintes aux droits de l'homme,

discriminations, dérives totalitaires. Les plus insidieuses – et sans doute les plus dangereuses – sont les excès issus de sa dynamique propre : l'« exagération » des aspirations à la liberté et à l'égalité, ainsi que l'avaient déjà pointé un Tocqueville ou un Durkheim. En accroissant les libertés et en soutenant l'esprit critique, la démocratie a favorisé le progrès scientifique et l'essor économique pour permettre la satisfaction de besoins toujours croissants. Mais ce long processus historique s'est désormais incarné dans un « Homo democraticus » aux attentes insatiables et paradoxales : une demande de bien-être et de protection associée à un puissant désir d'indépendance ; une exigence d'égalité contestant – dans le même mouvement – toute forme d'autorité ; des revendications identitaires impérieuses mettant à mal un pouvoir démocratique – par nature – désincarné. Sans catastrophisme mais avec une rigueur démonstrative aussi limpide que savante, Dominique Schnapper nous rappelle ici que la démocratie est fragile et qu'elle ne peut être « protégée d'elle-même » que par elle-même, c'est-à-dire par ceux qui la font : ses citoyens.

■ Marie Liesse-Lecerf

**Colette Bec**

## **La Sécurité sociale**

*Une institution de la démocratie.*  
Gallimard, 2014, 326 pages, 23 €.

La professeure de sociologie à Paris-Dauphine défend ici une thèse

d'histoire sociale contemporaine. Loin de se réduire à une question de financement, les difficultés de la Sécurité sociale française plongeraient leurs racines dans les ambiguïtés des origines de la « Sécu » à la fin de la dernière guerre. Voulu comme politique globale d'intégration de tous les membres de la société, articulant de multiples décisions publiques visant le plein emploi, la santé et la redistribution des revenus, la Sécurité sociale a malheureusement conservé une logique dualiste : d'un côté le système d'assurance, né vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, devenu progressivement obligatoire pour des catégories nombreuses de salariés différenciés selon leurs multiples statuts ; d'un autre côté, par des organismes d'État, un système d'assistance aux plus pauvres classés par catégories selon une logique typiquement bureaucratique, système qui, en outre, stigmatise les bénéficiaires. Les raisons de cette dérive sont recherchées d'abord dans le statut hybride de cette institution qui jouit à la fois d'un monopole étatique et d'une gestion qui se veut « paritaire », ce qui pose des problèmes de partage des pouvoirs entre l'État et les partenaires sociaux, problèmes exacerbés par la concurrence entre les divers syndicats dont la faiblesse stimule les surenchères. Cette dérive conduit à faire des droits sociaux un complément marginal des droits de l'homme. Elle aboutit finalement à rompre la solidarité politique visée par les deux figures tutélaires de la Sécurité sociale : Lord Beveridge en Angleterre, et Pierre

Laroque en France. Cette rupture du lien politique favorise ce qui est unanimement déploré : les droits sociaux sont revendiqués sans que la contrepartie de solidarité avec la collectivité n'en soit concomitamment posée. Triste – bien que banale – conclusion pour un livre un peu bavard qui aurait mérité quelques vues prospectives, voire quelques utopies – je pense à l'impôt négatif cher à Lionel Stoleru cité dans la bibliographie, ou encore au revenu de base inconditionnel qui fait actuellement l'objet d'une votation populaire en Suisse.

■ Étienne Perrot

**Marylène Patou-Mathis**

### *Préhistoire de la Violence et de la Guerre*

Odile Jacob, 2013, 208 pages, 21 €.

**Hervé Drevillon**

### *L'Individu et la Guerre*

*Du chevalier Bayard au Soldat inconnu.* Belin, 2013, 350 pages, 25 €.

À l'approche des commémorations de la Première Guerre mondiale et du débarquement en Normandie, l'opportunisme des éditeurs nous propose deux ouvrages qui tentent de répondre à deux interrogations fondamentales sur la guerre : quand l'humanité l'a-t-elle inventée, et est-ce

parce que l'individu est héroïque qu'il accepte de s'y engager ou au contraire parce qu'il est trop soumis ? Dans *Préhistoire de la Violence et de la Guerre*, Marylène Patou-Mathis nous invite à suivre son enquête sur la question première des conflits armés : l'homme est-il « primordialement violent » comme l'écrit René Girard, ou au contraire est-ce la société qui a corrompu le « bon sauvage » en un guerrier cruel et organisé ? La rareté des indices archéologiques nuit certes un peu à la puissance de la démonstration, et il faut toute l'autorité scientifique de la paléontologue, mais aussi sa conviction militante, pour nous entraîner dans sa conclusion : la guerre institutionnalisée n'est attestée que tardivement, à l'âge du bronze, où c'est la société qui l'organise. Même le lecteur qui ne se laissera pas convaincre par cette thèse à la Rousseau se passionnera à ses côtés pour ce parcours de recherche et d'analyse des traces qu'ont laissées les hominidés sur le sentier de la guerre. Dans le second ouvrage, *L'Individu et la Guerre*, Hervé Drevillon étudie la guerre en France, de la Renaissance au premier conflit mondial, sous une perspective inhabituelle, de bas en haut, vu du soldat : celui-ci s'y engage-t-il en homme libre et conscient ou au contraire en victime sacrificielle, poussé par la contrainte et aveuglé par la discipline ? Cet historien des conflits nous montre comment ce statut a évolué au cours des siècles et notamment pourquoi, dans un recul terrible de la doctrine militaire, le soldat-citoyen de l'an II est ra-

mené, au début du XX<sup>e</sup> siècle, au stade de simple pion de la guerre des masses, sacrifié par l'offensive à outrance. Le suivi de son travail méticuleux mais alerte, impavide dans l'exposé des passions et des influences sociales, politiques et religieuses, trace un parcours inhabituel à travers les grands soubresauts de notre histoire, au bout duquel se dessine la silhouette nouvelle, cruelle et vraie, du Français qui entre dans la Grande guerre.

■ Patrice Sartre

**Siddharta Mukherjee**  
*L'empereur de  
toutes les maladies*

*Une biographie du cancer.* Flammarion, 2013, 649 pages, 23 €.

L'ouvrage a du poids. Le poids d'un énorme travail d'historien pour remonter à la première description du cancer il y a plus de quatre mille ans. Loin d'un style académique, l'ouvrage se lit comme un roman fleuve, avec ses personnages, ses rebondissements, ses drames. Pourtant, l'auteur ne fait pas l'économie d'expliquer au lecteur les enjeux scientifiques, les différentes approches thérapeutiques, les mécanismes biologiques du cancer. Nous entrons progressivement dans la compréhension de ce personnage mystérieux qu'est le cancer, et pourquoi il est l'empereur de toutes les maladies. Le poids des récits d'hommes, de femmes, d'enfants luttant contre

cet ennemi, pour gagner quelques mois, quelques années de vie, déployant pour cela énergie, inventivité, solidarité, courage, persévérance, et excès parfois aussi. Cela nous change de paradigme à notre époque où « euthanasie » et « suicide médicalement assisté » semblent prendre les devants de la scène médicale. Le long et passionnant parcours que nous fait prendre Docteur Mukherjee donne du poids à ses réflexions sur la nature profonde du cancer, sur son lien avec le processus de vie. En dépit des avancées technologiques, la médecine doit rester modeste. Il ne saurait être question d'éradiquer le cancer; plutôt, il est possible de lui refuser ou de limiter son emprise sur nos vies. La médecine ne peut prétendre à supprimer la mort ou même toute souffrance; mais elle peut faire en sorte que des êtres puissent vivre jusqu'au bout dignement leurs vies d'hommes et de femmes.

■ Clément Nguyen

**Laura Dethiville**  
*La clinique  
de Winnicott*

Éd. Campagne Première,  
2013, 194 pages, 20 €.

« Mon œuvre a pris l'allure d'une île », affirmait Donald Winnicott, « les gens devront y mettre du leur pour y aller ». Laura Dethiville s'emploie à nous accompagner en ce voyage, avec ce second livre sur le génial psychanalyste britannique, cette fois-ci centré sur

sa clinique extraordinairement inventive, qui fut le support incessant de sa créativité théorique. L'auteur explore avec humour certaines conceptions cliniques winnicottiennes toujours originales, aussi bien autour de figures classiques de la psychanalyse comme celles de l'adolescence ou du fait paternel que de certains aspects de la dynamique psychique, comme la question de la destructivité, ou de modalités de la cure analytique comme la régression, et l'utilisation typiquement winnicottienne du *squiggle* et du jeu. Laura Dethiville montre comment les concepts winnicottiens s'interpénètrent les uns les autres en un tissage souple et vivant. Ainsi en est-il, par exemple, du père dont beaucoup ont affirmé qu'il n'existait pas dans l'œuvre de Winnicott : la réalité de la pensée de Winnicott est plus complexe, nous indique l'auteur. Le père est alors ce contenant du contenant maternel, rendant possible dans sa tiercéité une « bulle qui protège la bulle ». À travers cet exemple et beaucoup d'autres, le lecteur voit se déployer devant lui l'espace de la cure analytique, fonctionnant comme un intermonde paradoxal où s'invente une vie rendue de nouveau possible, au cœur même de traumatismes si insondables qu'ils n'ont pas pu être vécus, et le sont peut-être pour la première fois dans le contexte rassurant d'un « milieu ambiant » suffisamment bon. Winnicott le créatif sut aussi se taire, et habiter en vieillissant une éthique de l'effacement, avouant même à une patiente qu'il ne savait pas quoi dire ! Lau-

ra Dethiville nous relate finement, par petites touches successives, la parole optimiste et grave du psychanalyste britannique, comme un « je ne sais quoi » ou « un presque rien » œuvrant avec bienveillance au bord du vide, accompagnant ainsi les plus fragiles de nos patients...

■ Jacques Arènes

**G. Felouzis, C. Maroy,  
A. Van Zanten**

## **Les marchés scolaires**

*Sociologie d'une politique  
publique d'éducation.* PUF,  
« Éducation et société »,  
2013, 228 pages, 19,5 €.

Les ouvrages qui proposent les PUF dans leur collection « Éducation et société » se distinguent par leur documentation, une analyse de grande qualité et beaucoup d'intelligence. Celui-ci en plus ménage le suspens comme une enquête détaillée des services internationaux d'Interpol : pour quoi et quand a-t-on livré l'éducation à l'économie de marché ? Avec quel profit ? Y a-t-il eu un deal avec les usagers sur le dos des États jugés subitement illégitimes, ou pas « à la bonne place » ? À quel étage s'est arrêté l'ascenseur social ? Qui l'a mis en panne ? Pourquoi les établissements performants vivent-ils en toute impunité de leur rente de situation, flattent et tiennent leur clientèle sans innover et en proposant toujours les mêmes

options discriminantes dans la plus parfaite autarcie, tandis que les établissements en difficulté visent plus à conquérir la paix sociale qu'à augmenter le niveau scolaire des élèves? Il y a bien d'autres questions qu'abordent ces fins limiers de sociologues. Sans dévoiler le dénouement, nous pointerons quelques éléments et conclusions de l'enquête: les économistes (nouveaux idéologues) affirment dans les années 50 que le marché va améliorer « la qualité éducative » – le Chili devient terre d'expérience dans les années 80; enfin libres, les « clients » inventent des stratégies de sauvegarde qui accroissent la ségrégation scolaire: le marché de l'offre et de la demande ne concerne en fait que les pays où l'État a failli en matière d'éducation (ainsi la Finlande n'est pas touchée), la concurrence n'améliore pas le niveau, le classement officiel des écoles a moins d'influence sur les choix que le « bouche à oreille », c'est le « collègue unique » qui en France a boosté le marché, enfin, le buzz publicitaire opéré par certaines écoles est souvent un leurre pour pallier l'indigence des projets... Enquête policière? Non, finalement plutôt mode d'emploi à destination des parents pour « pouvoir, savoir et vouloir choisir » pour (et avec) leurs enfants.

■ Daniel Casadebaig

## QUESTIONS RELIGIEUSES

**Christoph Theobald (dir.)**

### *Pourquoi l'Église?*

*La dimension ecclésiale de la foi dans l'horizon du salut.* Bayard, 2014, 384 pages, 26 €.

Cet ouvrage est la reprise des fruits du colloque des RSR (*Recherches de Science Religieuse*) tenu en novembre 2011 avec ce même titre un peu provocateur « Pourquoi l'Église? » (RSR, Juillet-Novembre 2012, Tome 100/3). L'hypothèse de réponse est que la proposition d'un salut, et spécialement d'un salut à dimension eschatologique, pose problème aujourd'hui. Selon la quinzaine de théologiens convoqués, il ne s'agit pas de renoncer à l'Église comme « institution de salut », mais de regarder le monde séculier nouveau qui est le nôtre à la lumière du vocabulaire biblique du Salut et du Royaume. Cette opération fine et délicate devrait permettre de relever des « expériences », ou des « pratiques », où nous-mêmes et nos contemporains faisons l'expérience d'être sauvés. Ainsi naîtront des types d'ecclésialité ou des formes ecclésiales assortis aux conditions nouvelles qui sont les nôtres. Il en découle une structure de l'ouvrage en trois parties: I. « Le règne, horizon du salut », II. « La dimension ecclésiale de la foi », III. « Pourquoi l'Église? ». Malgré l'unité réelle de la proposition d'ensemble, l'ouvrage laisse une grande place à la diversité des

approches: lieux d'implantation de l'Église, diversité disciplinaire, regards œcuméniques, institutions d'appartenance des intervenants, options théologiques variées. Nous est offert une réflexion renouvelée sur la mission de l'Église, de nombreuses questions ouvertes, et une qualité intellectuelle propre à animer une réflexion originale et des débats vitaux pour l'avenir de la foi chrétienne, spécialement dans sa dimension ecclésiale.

■ Laurent Villemin

**Maud Amandier et Alice Chablis**

## *Le déni*

*Enquête sur l'Église et l'égalité des sexes.* Bayard, 2014, 385 pages, 18 €.

C'est indéniable: les femmes ne trouvent pas facilement la place qui leur revient dans l'institution ecclésiale. Pour autant, la charge des deux auteurs, qui s'expriment sous pseudonymes, n'est-elle pas excessive? Selon les mots Joseph Moingt qui préface l'ouvrage, « leurs critiques sont d'autant plus vives que leur jugement est tranchant et leur propos, décapant ». Nul doute: en décortiquant les textes du magistère, Maud Amandier et Alice Chablis montrent avec force que « la théologie de la femme », que développe par exemple Jean Paul II, peut encore être manière de « mettre de côté » toutes les femmes. Or, rappellent les auteurs, « la différence sexuée ne peut servir à justifier la domination d'un sexe sur l'autre ». Là où le discours pêche par approxi-

mation, c'est en confortant l'analyse contemporaine avec des textes parfois anciens. Tel que: « L'émancipation de la femme, c'est plutôt une corruption de l'esprit de la femme et de la dignité maternelle, un bouleversement aussi de toute la famille... » Qui, aujourd'hui, reprendrait les sentences de Pie XI, en 1930? Cette longue enquête finit par aborder toutes les questions – célibat du prêtre, sacerdoce et pouvoir dans l'Église, pédophilie, contraception – sous le seul angle du « déni de la sexualité ». Dommage: les auteurs ont réalisé un gros travail d'analyse des éléments à charge... sans lever le nez des manquements scripturaires à l'égalité des sexes. Leur livre aurait pu s'enrichir d'une enquête de terrain, d'une mise en perspective et d'une étude chronologique du problème... toujours en chantier.

■ Christophe Henning

**Christophe Dickès (dir.)**

## *Dictionnaire du Vatican et du Saint-Siège*

Laffont, 2013, 1094 pages, 30 €.

Les 1000 pages du *Dictionnaire du Vatican et du Saint-Siège* dirigé par Ch. Dickès renseignent le lecteur curieux, bien au-delà des passages « obligés » de tout livre sur l'État papal: argent, scandales, papes, curie... Chaque article est bref, technique mais lisible. Des spécialistes décrivent ainsi tour à tour dicastères, commissions et académies. De Pie IX aux pre-

miers mois de François, chaque pape reçoit une biographie détaillée sans être fastidieuse; celle sur Benoît XVI est remarquable. Mais on trouve des entrées plus inattendues, surtout politiques et culturelles. Allemagne, Belgique, Brésil, Chine, France, États-Unis, Russie, Suisse... Leurs relations avec le Saint-Siège sont revues avec finesse et synthèse sur les 150 dernières années. Notons encore des entrées originales, comme la place du Vatican au cinéma ou dans la bande dessinée, les liens entre papes et sport, et même les caves du Vatican! Le lecteur est emmené au-delà des frontières vaticanes: c'est bien souvent de l'Église, universelle ou locale, dont il s'agit ici. Certes, par le prisme romain. Mais on ne se sentira pas enfermé dans les 44 hectares de la Cité léonine. Le nombre de contributeurs et leur érudition ne sauraient cacher une orientation commune certaine. Contributeur régulier à *L'homme nouveau*, Ch. Dickès a sollicité des spécialistes qui visent mieux le monde « néo-classique », voire traditionaliste, que progressiste. Des choix surprennent: pourquoi une entrée « Opus Dei » mais aucune « Compagnie de Jésus », eu égard aux liens plus structurels de celle-ci au Pontife romain – sans parler du pape actuel? Dictionnaire encyclopédique, l'ouvrage n'est pas à lire d'une traite; qu'on l'ouvre au hasard ou vienne y piocher précisément, il se lit vite et bien. Un de ses grands mérites est d'éviter le genre trop répandu du Vatican « secret », ésotérique et fantasmé.

■ Nicolas Steeve

Nicolas Diat

## *L'homme qui ne voulait pas être pape*

*Histoire secrète d'un règne.* Albin Michel, 2014, 512 pages, 22,50 €.

Cet épais volume est une apologie de Benoît XVI, une figure pontificale injustement critiquée, dont le style propre, qui a marqué l'Église, risque d'être occulté par celui, plus « médiatique », de son successeur. Son règne fut aux yeux de l'auteur, ancien journaliste au *Figaro Magazine*, « un moment unique dans l'histoire de l'Église ». Le livre en décrit les étapes en détail, s'aidant d'un grand nombre d'entretiens (dont de nombreux cardinaux) et de longues citations de textes pontificaux. On perçoit à quel point la démarche de Benoît XVI est guidée par une quête exigeante de la vérité, à contre-courant du relativisme qui envahit la pensée contemporaine. Une dernière partie est consacrée à son successeur et souligne, à rebours des comparaisons superficielles, la continuité de fond. L'ensemble du propos souligne le contraste entre la haute figure de Benoît XVI, autant intellectuelle que spirituelle, et les mesquineries de l'appareil ecclésiastique. Le bilan est accablant: manœuvres, calomnies, coups bas, trahisons. On a parfois le sentiment que la curie serait composée d'hommes dévorés par la soif de pouvoir, en contraste tranché avec l'humilité du pape. La figure la plus noire est celle du cardinal Angelo Sodano. Sur un autre bord, la critique porte

sur le camp des « libéraux », dont, entre autres, les cardinaux Silvestrini, Martini, Lehmann (accusé d'avoir brisé le secret du conclave). On comprend la mise en garde de la Salle de presse du Vatican, qualifiant d'« absolument sans fondement » les accusations portées par Nicolas Diat.

■ François Euvé

**Isabelle de Gaulmyn**

## *François, un pape pour tous*

Seuil, 2014, 166 pages, 16 €.

L'anniversaire de l'élection du pape jésuite venu « du bout du monde » provoque un phénomène éditorial sur lequel nous reviendrons dans notre prochain numéro. S'appuyant sur plusieurs entretiens avec de bons observateurs, évêques et théologiens, ce livre est une bonne synthèse de ce qui se passe aujourd'hui dans l'Église et de ce que l'on peut en attendre. L'auteur a été l'envoyée permanente de *La Croix* auprès du Saint-Siège et connaît bien les fonctionnements de l'appareil

romain. De fait, une partie substantielle du livre est consacrée à la curie dont la réforme était devenue urgente. La place des femmes dans son fonctionnement fait en particulier l'objet d'un chapitre. Les problèmes ne sont pas occultés. Le livre commence par rappeler les « affaires » qui avaient émaillé le pontificat précédent. Plus largement, le propos s'intéresse à la situation de l'Église dans le monde actuel, confrontée à la pluralité des cultures. Des éléments de réflexion sont proposés qui esquissent une manière de faire Église plus proche de l'Évangile. Il s'agirait, par exemple, de favoriser de véritables débats lors des synodes romains ou d'encourager davantage de subsidiarité en s'appuyant sur les Conférences épiscopales. Promouvoir une « Église pauvre » suppose une grande exemplarité, non seulement des hommes mais aussi de l'institution. La conclusion porte sur l'impact du pape François sur l'Église de France, qu'il peut encourager dans son dynamisme. Voici un ouvrage au ton paisible qui aidera à réfléchir aux nouveaux enjeux ecclésiaux.

■ François Euvé



Retrouvez les recensions sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)  
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.